

Fleuriot de Langle, « Si Nelson avait perdu la bataille de Trafalgar... », *Annales*, vol. 64, 1957.

« LE DÉSASTRE DE WATERLOO ÉTAIT-IL INSCRIT DANS LA DÉFAITE DE TRAFALGAR ? SI OUI, IL Y AURAIT LIEU DE PENSER QU'IL Y A UNE LOGIQUE IMPITOYABLE DANS L'ENCHAÎNEMENT DES FAITS, CE QUI CONDUIRAIT A UNE PHILOSOPHIE FATALISTE DE L'HISTOIRE. M. FLEURIOT DE LANGLE NE VA PAS JUSQUE-LÀ. AU CONTRAIRE, SACHANT FORT BIEN QUE LE DÉROULEMENT DES ÉVÉNEMENTS NE TIENT SOUVENT QU'A UN FIL, IL FEINT D'ATTRIBUER LES FRUITS DE LA VICTOIRE À VILLENEUVE ET NON PAS A NELSON. LES COMMENTAIRES DONT IL ACCOMPAGNE CETTE HYPOTHÈSE HARDIE SONT BIEN EXCITANTS POUR L'ESPRIT.

(...)

Nous convenons que toutes ces finesses auront été en fin de compte inutiles, que M. Nelson, malgré son génie, a perdu la bataille, et M. de Villeneuve, malgré son incapacité, gagné brillamment la partie ? Sitôt que l'Empereur, au comble de la joie de voir son grand plan stratégique couronné des lauriers du succès, est certain que Trafalgar retentira dans les siècles comme sa plus grande victoire, il se dispose sur l'heure à envahir l'Angleterre. Nelson, Collingwood, Calders, tous ces grands marins, remparts des îles Britanniques, sont désormais pulvérisés. La grande île s'ouvre à ses ambitions comme une place forte démantelée. « En avant ! » s'écrie-t-il. — En avant ! répètent après lui les 100.000 hommes de la Grande Armée, dont les « Vive l'Empereur ! » éveillent les échos des falaises crayeuses. La Mer, cette mer qui a bercé le sommeil de l'enfant corse, qui s'est montrée complaisante à ses calculs, lors du retour d'Égypte, est là qui l'accueille et qui l'aime. Les prames, les bateaux plats de transbord, les frégates et les flûtes pavent la Manche en rangs serrés et les beauprés, balancés par le flot, approuvent son audace et semblent dire : OUI. Qu'importe désormais à l'Empereur que M. Nelson eût opiné qu'il considérait comme impossible et irréalisable la traversée de la Manche, puisque les frenchmen viennent de démontrer le contraire. Le prestige du vainqueur d'Aboukir s'est évanoui comme un épouvantail dans la brume. Nelson est mort au pied du grand mât du Vidorg, désespéré d'avoir définitivement compromis son illustre réputation. L'Angleterre lui a fait des funérailles nationales, sans doute, mais elle a du même coup mené le deuil de sa puissance maritime. La voici prête à subir l'assaut du vainqueur, tremblante et bêlante comme un mouton dépouillé de sa laine sous le souffle froid de la bise. Comment les troupes impériales, au son des fifres et des tambours, ont-elles pris terre dans l'île, remonté le cours de la Tamise jusqu'à Londres, dont les portes se sont ouvertes comme par enchantement ? Cela, c'est le secret de Napoléon — un secret dont l'histoire parle peu, et que je suis autorisé à vous révéler à huis clos. Vous croyez que je plaisante ? Erreur. La confidence dont je vous fais part, le document dont je suis heureux de vous réserver la primeur, je le tiens du plus fidèle compagnon de l'Empereur, de son officier général le plus dévoué, d'un compagnon d'armes devenu presque un ami : du grand maréchal Michel Bertrand lui-même.

A Bertrand, dont j'ai déchiffré les grimoires durant quatre années de ma vie, l'Empereur a révélé son plan d'invasion. Bien avant certain dictateur contemporain, auquel je vous supplie de ne pas le comparer, il a magistralement organisé ce qui ne s'appelait pas encore la cinquième colonne. Il a organisé une armée d'auxiliaires invisibles, espions gagés, aventuriers gagnés à prix d'or. Les idées démocratiques qui furent l'aile marchante de la Révolution française ont, par ses soins, conquis sournoisement la place de Londres, bien avant que Tower Bridge et Westminster tremblent sous le pas cadencé des soldats français. La populace de Londres,

soudoyée habilement, s'est révoltée contre la tyrannie féodale des grands propriétaires terriens et des grands banquiers. Peuple de marchands, les Anglais ne résistent pas à l'appât du commerce ; or ce sont des débouchés économiques que Napoléon est venu leur offrir, et quels débouchés ! tous les marchés de l'Europe jusqu'au Dnieper et au Niémen. Les boutiquiers de Londres ouvrent de grands yeux de convoitise. Désormais, Napoléon signera ses décrets : Imperator, Galliae, Britanniae Rex. Le moderne César a mis ses pas dans les pas du divin Julius. Et cela sans avoir besoin de guerroyer dans les marches de Souabe ou d'Autriche. Il a brisé dans l'œuf le foyer principal des coalitions. La Paix d'Amiens de 1802 est devenue à l'égard de l'Angleterre la Rule Britannia. Un miracle a voulu que comme à l'aurore du monde, les deux continents soient soudés par la même solide puissance. Il n'y a pratiquement plus de Manche. La Marine est le pont-de-bois qui en abolit le fossé, en enjambe la faille. La protestante et schismatique Angleterre s'est soumise aux canons du Concordat. Napoléon le fortuné devait bien cette annexion spirituelle au Dieu des armées qui lui donna la victoire, qui permit dans sa providence qu'une marine désorganisée par la Révolution impie et iconoclaste, improvisée comme furent replâtrées au porche de Notre-Dame de Paris les figures mutilées des rois et des apôtres, afin d'être les témoins honorables du sacre de l'Empereur, qu'une marine ainsi improvisée l'emportât sur la flotte anglaise malgré ses traditions séculaires et sa grandeur, fruit de mille ans d'efforts.

Assez de ces fictions ! Elles font mal, comme tous les mensonges et à celui qui les profère, et à ceux qui les écoutent.

La réalité, la sombre réalité ne saurait, même par jeu, être effacée de l'Histoire. Elle est là, inéluctable. Demandez-le plutôt à M. de Villeneuve, blessé à bord du Bucentaure, que les boulets ennemi sont balayé, ravagé de proue en poupe. Comme le vaincu traîné derrière le char du barbare et qui chemine tristement à pied, dans la craie et la poudre du chemin, le voici prisonnier en Angleterre, à la discrétion des mânes de Nelson. Sir Horatio, s'il vivait encore, aurait-il donné son accord au rapatriement du vaincu de Trafalgar ? Inutile d'ajouter ce si à tous les autres. M. de Villeneuve est renvoyé à Paris. A ce renvoi se mêle sans doute une arrière-pensée maligne : celle de jeter le principal responsable de la défaite au devant de l'orgueilleux Empereur dont cette défaite humilia la superbe. Avant le retour de Villeneuve à Morlaix, Napoléon, absorbé par la mise en œuvre et l'exploitation des succès de la fulgurante et glorieuse campagne d'Autriche, s'est fait présenter les lieutenants de l'amiral, Cosmao, Lucas, Infernet, eux-mêmes rentrés de leur captivité en Angleterre. Le gros Decrès les lui a nommés, en bafouillant. Et Infernet, présenté par erreur sous le nom du capitaine Lucas, s'est rebiffé en disant avec son accent parfumé d'ail : « Hé, M. le Ministre ! Lucas, ce n'est pas moi, c'est ce petit bougre que voici ! »... Non, capitaine d'Infernet, échappé de l'enfer de Trafalgar, c'est votre amiral absent et encore captif qui est le vrai « pauvre bougre ». Plus pauvre et plus triste, libéré, qu'il ne l'était captif. Il reste au malheureux Villeneuve à affronter le regard de l'Empereur, son maître irrité. L'accueillera-t-il avec sa « figure d'ouragan » ? L'amiral osera-t-il même se présenter devant un tel juge, afin de s'entendre frapper par son verdict ? M. de Villeneuve attend dans une chambre d'hôtel les ordres du Ministre Decrès, qui fut jadis son ami aux temps heureux. Il s'est logé avec un unique domestique au 21 de la rue des Foulons, à Rennes, à l'Hôtel de la Patrie. Quelle enseigne ! Il écrit. Il écrit sa défense, il prépare sa justification, s'il est pour lui une justification. Une, deux lettres parviennent du Ministère. On est incertain de leur contenu exact. On ne le connaît qu'à travers une copie. En substance, Decrès tâche à calmer son correspondant : rien, pense-t-il, ne lui permet de présumer défavorablement des intentions de l'Empereur. Mais Villeneuve demeure sourd à de

tels apaisements qu'il sent ou qu'il estime factices. L'Empereur le méprise, c'est clair. L'amiral le mande à sa femme, qui l'attend là-bas à Valensoles dans les Basses-Alpes, loin, très loin de la Bretagne et de Rennes, sa capitale. « Je reste dans une auberge, mais Dieu veuille m'en tirer bientôt, écrit-il à Mme de Villeneuve, car je n'y résisterai pas... » Il n'est pire angoisse en effet que celle de l'attente. Villeneuve s'énerve, Villeneuve s'inquiète de plus en plus. Dépression et surexcitation se partagent son âme dolente et son cœur meurtri. Le soir du 22 avril, à l'heure où tout pullule et chante en ce monde dans l'émoi de la saison des renouveaux, le domestique de l'amiral frappe vainement à la porte de son maître. Point de réponse, le silence. Il court prévenir l'hôtelier, fait crocheter la porte. Dès le seuil, un affreux, désolant spectacle : l'amiral gît tout de son long sur le lit défait, la poitrine traversée par la lame d'un couteau de table. Six blessures, dont une dans la région du cœur ; le dernier coup a pénétré jusqu'à la virole. Sur un guéridon, bien en évidence, la classique lettre d'adieu...

C'en est fait, ma tendre amie, j'en suis arrivé au terme où la vie est un opprobre et la mort un devoir. Seul ici, frappé d'anathème par l'Empereur, repoussé par son ministre qui fut mon ami, chargé d'une responsabilité immense dans un désastre qui m'est attribué et auquel la fatalité m'a entraîné, Je dois mourir... Adieu, adieu, sèche les larmes de ma famille et de tous ceux auxquels je puis être cher... Quel bonheur que je n'aie aucun enfant pour recueillir mon horrible héritage et qui soit chargé du poids de mon nom.

On ne peut lire ces lignes désespérées et désespérantes, n'est-il pas vrai, sans être remué jusqu'aux fibres. Le suicide de Villeneuve forme l'épilogue logique du plus grand désastre maritime du siècle de Napoléon. Il en est la conclusion tragique, le paraphe sanglant. Les ennemis de l'Empereur, les adversaires de l'Empire, ne manqueront pas de dire du suicide de Villeneuve ce qu'ils ont dit de celui de Pichegru : qu'il fut un meurtre grimé en suicide. Tout porte cependant l'historien impartial à conclure à l'évidence du suicide. Le vaincu de Trafalgar s'est supprimé parce qu'il ne pouvait plus supporter le poids de la défaite, ni subir les affres d'un interrogatoire. Contre cet acte de désespoir, l'amitié de Decrès aurait pu le prémunir. Peut-être, sans le vouloir, par son attitude évasive, comme par ses propos, l'a-t-il acculé au suicide. Qui donc a défini le suicide : la bravoure des lâches ! Dans le désir dissiper l'atmosphère tendue où nous plonge le récit des derniers moments et de la fin pitoyable de l'amiral de Villeneuve, oserai-je vous rappeler, en même temps, la boutade de cet humoriste qui disait : « Ne vous suicidez jamais, vous le regretteriez toujours ! ».

Il est temps de conclure, et pour conclure d'élever le débat, de l'élever au-dessus des questions de personnes afin d'atteindre au sommet de la question. La date à jamais mémorable du 21 octobre 1805 a marqué dans les annales de l'Europe un instant crucial. L'axe du monde, son avenir s'est articulé sur cette charnière. C'est à Trafalgar que les deux N — Napoléon, Nelson — se sont définitivement mesurés et, à travers eux, deux idéaux contradictoires. L'Angleterre a fixé là ses destins. Elle s'est là ancrée dans sa vocation traditionnelle de puissance maritime et insulaire. Napoléon, héritier d'un long passé de rancunes, fut l'ennemi public n°1 de l'Angleterre. Il a pendant quinze ans bouleversé son économie, dérangé ses plans, failli ébranler son trône. Il l'eût ébranlé tout à fait si Nelson avait été vaincu à Trafalgar. Dans cette hypothèse, dont pour les besoins de mon sujet, je veux faire une dernière fois une réalité, c'est, comme dit Pascal, toute la face de la terre qui se trouvait changée. Le front de mer eût disparu des préoccupations de l'Empereur qui se fût alors tout entier consacré à sa tâche de fédérateur de l'Europe et de pacificateur, au lieu de s'épuiser et finalement de succomber sous l'assaut des sept

coalitions. Ces sept coalitions ont eu pour instigateur principal l'Angleterre. Elles portent si bien sa marque de fabrique, qu'elles ressemblent aux vagues de la mer, déferlant d'un bout à l'autre de l'Europe continentale pour venir expirer sur notre sol, en même temps que l'Aigle blessé à mort. Voilà le résultat tangible de Trafalgar, victoire anglaise. Supposez Trafalgar devenue défaite anglaise, Nelson vaincu à bord du Victory, les États-Unis d'Europe, sous le sceptre du Latin Conquérant, devenaient une réalité profonde, vivante, durable, dont les bienfaits eussent rendu impossibles les luttes fratricides des deux dernières guerres mondiales. Etayer cette thèse d'arguments détaillés et de preuves convaincantes, il n'y faut pas songer dans la hâte d'une conclusion, où l'on ne peut se permettre qu'un survol rapide. Vues de l'esprit et rien d'autre, diront certains sceptiques qui ont oublié de scruter les ressorts patents ou secrets de la politique napoléonienne. Malgré ses travers, ses abus ou ses excès, cette politique devrait être le sujet des études favorites de tous les hommes d'état et de tous les diplomates auxquels est confié le soin redoutable de mener et de diriger les affaires du monde.

Le peuple de chez nous qui a des intuitions de bon sens, ne s'y est pas trompé. Il a fait entrer sans son langage le nom célèbre de Trafalgar et pour lui prêter le sens de bouleversement. « Mince, tu parles d'un coup de Trafalgar », dira de sa voix gouailleuse le titi parisien qui assiste à une bagarre familiale ou publique. Le « coup de Trafalgar » c'est le Nelson touch des techniciens de la mer. Une tradition accréditée dans la marine sur des bases historiquement fragiles, veut que le souvenir de Trafalgar se soit perpétué dans un détail d'uniforme : la cravate noire qui se noue au col des matelots de l'Union Jack et sous le col bleu de nos matelots, comme elle apparaît sur le plastron de nos midships et de nos officiers de mer. Ce détail d'uniforme fut adopté comme d'ordonnance à partir de 1814 chez les Anglais et chez nous environ à l'époque de Louis-Philippe. Double signe de deuil : chez les Englishmen pour commémorer la mort de Nelson, chez les Frenchmen pour mener le trône de leurs héros naufragés à Trafalgar. Je veux voir dans ce trait — qui sera le trait final — un symbole de la solidarité des gens de mer.

Hier ennemis, dans le terrible combat qui s'est livré le 21 octobre 1805 à hauteur du cap Trafalgar, ils semblent s'être réconciliés ensuite — fraternellement — dans le souvenir des héros qui, dans un camp et dans l'autre, firent le sacrifice de leur vie — de leur noble vie — en faveur d'une cause également juste aux yeux de l'Eternel Maître Souverain des choses et ordonnateur de nos Destins. »